

Jacques Le Calvé

33 Tours
et puis s'en vont

Éditions Delatour France

« Quel bonheur d'avoir pour métier sa passion »
Stendhal

*À Pierre Stoffel, qui, au travers du piano,
m'a enseigné l'exigence,
à l'abbé Roger Goebel, provoquant
mon goût des découvertes,
à Michel Bernstein, créateur de Vendôme,
puis de Valois et d'Arcana,
m'inculquant sa soif de perfection,
et à Philippe Loury, président et fondateur d'Erato,
qui a guidé mes premiers pas d'éditeur
avec une touchante délicatesse.*

« Nous méritons toutes nos rencontres,
elles sont accordées à notre destin et ont une
signification qu'il nous appartient de déchiffrer. »
François Mauriac

Prélude

Dans les années 20, une petite fille de bonne famille apprenait le piano avec un professeur ami de Ravel. Celui-ci, avec sa délicatesse habituelle, se sentait obligé d'assister à l'audition de fin d'année de ses élèves. Cette petite fille joua donc son Prélude en sa présence. Elle devint ma mère quinze ans plus tard...

J'ai onze ans. Je suis en 6^{ème} aux Francs Bourgeois. Nous sommes en mai 1944. Devant la tournure de la guerre, un cousin éloigné parvient à convaincre mes parents de m'accueillir à Aurillac pour échapper aux éventuels bombardements sur Paris. Me voici dans un foyer inconnu, chez un dentiste ayant financé ses études en jouant le soir du violon dans les caf conc. et consacrant tous ses loisirs à la musique. Chaque dimanche, il invitait des musiciens pour « faire » de la musique. J'ai ainsi été nourri des transcriptions les plus incroyables du concerto pour violon de Beethoven, avec piano, violon et violoncelle, mais aussi de quatuors de Haydn et de Beethoven. Et presque tous les soirs, avec sa fille de 15 ans, devenue la disciple de Lacan, il défrichait des sonates pour violon et piano de Mozart. Telle de ces sonates en la majeur s'est ancrée en ma mémoire. Cela se terminait toujours par la deuxième Arabesque de Debussy. J'ai dû l'entendre plus de cent fois avant de m'endormir ! Mon

cousin de dix ans prenait des leçons de piano. Il ânonnait avec obstination un Petit Prélude de Bach : maladroitement, je l'imitais et, un an plus tard, revenu à Paris, je persuadais mes parents d'apprendre le piano.

J'eus la chance d'avoir un jeune professeur qui, au-delà des « Classiques favoris », des Inventions à deux et trois voix de Bach, me fit travailler La Fille au cheveux de lin, des Nocturnes de Fauré, la Sonatine de Ravel, la Pastourelle de Poulenc. Et qui me répétait sans cesse, en face d'interprétations trop lyriques : « Jacques Le Calvé, ne faites pas d'accordéon ». Depuis, j'ai sans cesse à l'esprit cette boutade à l'écoute... des autres ! En y ajoutant une maxime de mon crû pour stigmatiser bon nombre d'artistes qui se réunissent artificiellement pour « exécuter » des œuvres de musique de chambre : « le rendez-vous au premier temps » qui annule la pulsation même de la musique, en échange d'une impeccable mise en place. Ces quatre années de piano furent capitales : Pierre Stoffel avait 24 ans. J'en avais 12. C'était le grand frère rêvé qui m'ouvrit les premières portes essentielles, me faisant découvrir, au travers des 78 tours, Horowitz, Cortot, des extraits de la Passion selon Saint Matthieu, les Variations Symphoniques par Giesecking, les Nocturnes de Debussy. Son goût était infailible, son jugement sans erreur. J'ai pris conscience bien plus tard de sa délicatesse, de son rêve aussi à m'imaginer pianiste professionnel. J'étais le seul de ses élèves qu'il vouvoyait, le seul aussi qui dénonçait ma paresse, mon dilettantisme et ma facilité : « Jacques Le Calvé, n'oubliez pas la parabole des talents. Vous n'avez pas le droit de les gaspiller ». Mes parents possédaient un tourne-disque. Deux trésors trônaient à côté : Pelléas en vingt disques – la version mythique de Désormière – et les Enfants et les Sortilèges d'Ernest Bour en un album de cinq disques. Et je me nourrissais des accords dissonants de Fêtes. J'avais la sensation de percevoir ainsi un monde aussi inaccessible et mystérieux que celui du Grand Meaulnes.

Entre les études, la musique, le cinéma et le scoutisme, ma vie

ressemblait au mouvement brownien ! Il est vrai aussi que je n'ai jamais pu surmonter le trac devant un clavier, en présence de qui que ce soit. J'ai même fait du théâtre amateur pour tenter de le dominer. J'entrais en scène la bouche sèche, en sueur et le cœur en breloque. Au bout de quelques minutes, toute entrave était estompée, et j'étais même capable d'improviser une réplique pour sauver mon partenaire muet et paniqué. Mais devant un piano, l'angoisse me paralysait, et me privait de tous mes moyens. Adieu donc les dons soi-disant exceptionnels, et le risque aléatoire de faire carrière avec des parents aux moyens modestes ne pouvant attendre trop longtemps l'épanouissement de ma carrière. Les fées devaient me trouver une voie détournée pour baigner dans la musique. Passionné d'urbanisme, de chemins de fer, d'autoroutes, la voie raisonnable était de devenir ingénieur, de goûter à l'exaltation d'organiser, de créer, de ciseler des projets. Ce fut aussi le rêve de mon père devant interrompre brutalement ses études en 1918, son père ayant été victime de la grippe espagnole. À moi les dérivées, les inconnues et les exponentielles avec l'indispensable antidote de la musique en filigrane pour ne pas devenir zombie.

Pierre Stoffel me persuada d'entrer à la chorale de notre collège. Nous chantions à la messe obligatoire du vendredi et chaque dimanche une messe grégorienne, soutenus par quelques discrets accords d'orgue pour asseoir la justesse et la pulsation. Et les solos éventuels de tels cantiques qui m'étaient confiés ne me provoquaient aucun trac. Pas davantage, ayant mué et devenu grand cérémoniaire, lorsque je lisais l'évangile devant un important auditoire, même devant Monseigneur Roncalli, nonce apostolique, devenu Jean XXIII, qui m'embrassa après l'office. C'est là que je découvris mon premier « chemin de Damas » : prélude, fugue et variation de Franck. Le jeune organiste était un certain frère Alban retrouvé furtivement une première fois, quinze ans plus tard, à la fin de mes études. De tous les professeurs, celui qui nous enseignait la topométrie urbaine, discipline exigeant une extrême précision, se différenciait de tous ses collègues par

son calme et sa dimension spirituelle. J'étais chef de classe. Il savait ma passion pour la musique, mon engagement chrétien (j'avais eu besoin d'une permission, étant chef de chapitre au pèlerinage de Chartres). Nous venions de vivre mai 58. Ce fut le seul qui sut nous apporter une discrète sérénité. Vint le dernier jour des cours :

- Jacques Le Calvé, puis-je vous poser une question indiscrete ?
- Monsieur, cela m'étonnerait : vous êtes trop respectueux de nous comme de la politique !
- N'auriez-vous pas fait vos études aux Francs-Bourgeois ?
- En effet
- Vous rappelez-vous du frère Alban ?
- Oh, bien sûr : il m'a inculqué la passion de l'orgue !
- Eh bien, c'est mon fils, qui vous transmet toute son amitié. Cela fait deux ans que je le savais.

L'intensité de mon émotion fut comparable à celle ressentie à chaque fois que débutent les premières notes de la Passion selon Saint-Matthieu, de Pelléas ou de l'Ascension de Messiaen.

L'importance des Jeunesses Musicales de France fut capitale dans les années 1950, particulièrement pour les parisiens. Pour une modique somme, nous avions non seulement accès à l'Opéra et aux concerts les plus prestigieux, mais aussi à des conférences illustrées par des artistes et des musicologues réputés. Découvrir à la salle Gaveau une analyse de Pelléas et Mélisande par Bernard Gavoty avec des extraits chantés par Jacques Jansen et Irène Joachim est restée dans la mémoire des mille adolescents subjugués, ainsi préparés à la représentation à l'Opéra-Comique quelques semaines plus tard pour un prix modique. N'oublions pas qu'à cette époque, des artistes tels que Samson François se sentaient obligés de donner des concerts JMF jusque dans des cinémas de petites villes, pour un cachet modeste afin de « convertir » les jeunes à la musique.

À cela, se sont ajoutées de très nombreuses invitations d'une cousine fortunée m'ayant permis, par exemple, d'entendre et

de voir, dans le cadre du Festival du XX^e siècle, Stravinsky diriger la Symphonie en trois mouvements et le Capriccio pour piano et orchestre avec Monique Haas, découvrir Wozzeck, la Passion selon Saint Matthieu au Palais de Chaillot avec le chœur Saint Guillaume de Strasbourg dirigé par Fritz Munch et la première venue en France de deux jeunes chanteurs inconnus : Dietrich Fischer-Dieskau et Ernst Haefliger. J'ignorais alors que le cantique Pécheurs, sur le calvaire entonné tous les ans pendant le carême, était écrit sur la musique du choral essentiel de l'œuvre. Du haut de mes quatorze ans, après le chœur d'entrée, je commençais à m'assoupir car ma cousine avait commencé par m'emmener dans un salon de thé où j'avais fait honneur à un chocolat crémeux et moult religieuses – c'était la moindre des choses avant un tel concert. Mais lorsque arriva ce fameux choral, je ressentis l'un des frissons de ma vie, d'une intensité sans doute proche de Claudel ressentant l'innocence de Dieu derrière un pilier de Notre-Dame de Paris. Je souhaite, sur mon lit de mort, éprouver une telle sensation pour estomper mon angoisse. Et la profonde affection qui me lie à un des meilleurs amis s'est ancrée lorsqu'il m'a confié que c'était pour lui aussi l'œuvre phare.

Je dois un énorme choc à l'émission La Tribune des Critiques de Disques animée par Armand Panigel, José Bruyr, Antoine Goléa et Jacques Bourgeois. Il s'agissait du quatrième Concerto Brandebourgeois, à l'occasion de la parution, en deux 78 tours, de la version de Karl Munchinger. J'eus la révélation de l'importance capitale de l'interprétation : une même œuvre peut sembler terne, correcte ou magique. Évidemment, dès le lendemain, je suppliais ma mère de m'avancer mon argent de poche pour l'acheter toutes affaires cessantes. Dès cet instant, ce ne fut plus seulement une œuvre que je décidais d'acquérir, mais la version recommandée par des critiques soi-disant impartiaux...

J'acquis une intense reconnaissance pour Roger Goebel, le prêtre qui me fit le catéchisme et pour qui je ne fus d'abord qu'un

garçon bien élevé qui le saluait poliment à la fin de la messe du dimanche. Et puis un jour, il me proposa de venir écouter de la musique : « Je crois que tu fais du piano. J'ai un chouette matériel d'écoute, et je viens d'acheter un disque étonnant : les *Gurre – Lieder* de Schönberg. Tu verras, c'est trapu ! » Voilà comment un gentil garçon de seize ans s'est confronté à un chef d'œuvre alors inédit, magistralement enregistré par André Charlin. C'était une co-production franco-américaine éditée par un jeune éditeur d'alors : Erato. Grâce à la qualité étonnante de la restitution, je franchis ce pas essentiel : découvrir avec une intense attention une œuvre difficile qui nous submerge, nous déstabilise et nous ouvre des mondes inaccessibles. Peu importe que cette œuvre soit ardue.

Que de fois en ai-je réalisé l'expérience avec des adolescents ou des adultes n'écoulant jusque là que d'une oreille distraite les jolies œuvres classiques rebattues. Une courte introduction et l'écoute d'une interprétation habitée leur fait percevoir une toute autre dimension de la musique. Savoir écouter, avec une concentration aussi intense qu'au cinéma ou au théâtre, là où l'environnement est tellement plus favorable (dans la pénombre, la distraction s'estompe), je ne sais comment j'ai pu l'acquérir. Je suis amer de ne pouvoir en transmettre totalement la clé, un demi-siècle plus tard ! J'étais un jeune adolescent incapable d'une attention soutenue : involontairement, mon esprit vagabondait au bout de quelques minutes. Chouchou des professeurs, je recevais des morceaux de craie pour que j'abandonne mon rêve. En période de révision, ils me faisaient passer au tableau. Cela suffisait pour que je sois dans les premiers... Trop de facilité, trop d'imagination, c'est la musique qui m'a transfiguré. Comment expliquer ce changement diamétral de mon comportement ? Peut-être fut-ce aussi provoqué par le fait de « faire du piano » : lorsque l'on déchiffre, puis qu'on approfondit, enfin qu'on interprète une œuvre, notre attention est totalement captée. Est-ce ainsi que je ne puis avoir d'autre démarche que d'être totalement absorbé par la musique, voire « prisonnier » de l'écoute ? Et de ce fait, gêné autant par un bruit dans la cuisine que par l'ami

présent se mettant à parler ? Mais comment convaincre les autres de cette attitude nécessaire ? Je suis amer d'avoir si peu réussi à transmettre cela même à des amis intimes ou à mes enfants.

Apprendre à écouter intensément, acquérir cette attention totale permet des joies ineffables. Tous les dimanches soir, pendant plusieurs années, Roger m'a inculqué le culte de la découverte : il estimait plus facile d'écouter partout Bach, Mozart ou Beethoven et donc plus important d'élargir nos connaissances. Ainsi défilaient Roussel, Tallis, Milhaud, Monteverdi, Janacek, Couperin ou Berg. Roger me convertit aussi (!) à la qualité de la restitution. 1950, c'était le début du microsillon. La plupart des discophiles achetaient une platine « tourne-disque » (à trois vitesses : 33, 45 et 78 tours) que l'on reliait à un poste de radio. Autant dire que la qualité était plus que médiocre, à des années-lumière de ce que recelaient les galettes de vinyle. La tête de lecture avait des aigus agressifs, l'ampli du poste radio avait une puissance bien modeste et le haut-parleur était bien fade. N'oublions pas que la modulation de fréquence allait seulement naître, timidement, avec une seule chaîne. Finalement, on « lisait » les disques, certes, mais avec un résultat comparable à une très mauvaise photocopie. Seuls de très rares initiés possédaient une platine avec tête magnétique, reliée à un amplificateur puissant et une enceinte acoustique imposante : une suite de maillons qui a conduit à appeler ce système « chaîne » haute-fidélité. Roger avait la même platine de lecture que l'ORTF – la fameuse Clément ! – un amplificateur de six lampes et une enceinte équipée du fameux haut-parleur professionnel Philips. Ainsi, l'écoute était d'une clarté, d'une ampleur, d'un fouillé qui rendait justice à la musique. L'étudiant en « math sup » que j'étais devenu ne pouvait que rêver d'une chaîne de cette qualité. En plus d'une aide de mes parents peu fortunés, il était indispensable que je mette la main à la pâte pour y parvenir.

Travailler pendant les grandes vacances, voilà la solution. Mais sans aucune compétence, que trouver ? J'avais approché un pompiste, mais le patron me trouva trop jeune. Adieu la chaîne ? Non, car à un déjeuner dominical chez mon parrain, son frère se

morfondait : « Je suis dans une panade ! Mon commis vient de se casser la jambe et j'ai un énorme chantier pour cet été : le lavage des carreaux de toutes les écoles publiques de Levallois-Perret. Mais au fait, Jacky, ça t'intéresse ? Tu sais, avec l'échelle, c'est comme si on montait tous les jours au second étage de la Tour Eiffel mais ça paye bien ! ». Si je n'avais pas entendu mon père dire à voix basse – mais j'avais déjà l'oreille fine ! – « Jacky ne tiendrait pas le coup ! », je n'aurais peut-être pas dit oui, mais j'étais trop heureux de pouvoir relever ce défi. « Et bien, mon garçon, rendez-vous demain matin à cinq heures au Palais du Disque »

C'est ainsi que j'ai commencé à « faire les carreaux », astiquer les cuivres et passer l'aspirateur chez le disquaire le plus prestigieux d'alors, boulevard des Italiens, magasin phare de Pathé-Marconi. Si une fée m'avait alors murmuré : « quand tu seras devenu adulte, tu deviendras d'abord disquaire et puis ensuite éditeur », j'aurais haussé les épaules et cessé de croire et aux fées et en ma bonne étoile ! Ainsi, au milieu des disques de Furtwangler, de Giesecking, de Cortot, je thésaurisais l'achat de ma première chaîne : le fameux haut-parleur elliptique Princeps était fixé sur une grande plaque de bois contrecollé et placé dans la cheminée. Ce qui permit à mon jeune voisin du dessus, un certain Gérard Carreyrou, de se convertir à la musique.

Mon premier microsillon : l'enregistrement de la Passion selon Saint Matthieu de Fritz Lehmann avec Ernst Haefliger et Fischer-Dieskau chez les Discophiles Français. Je mis quatre mois pour en faire le tour : mon argent de poche étant mesuré, et ne pouvant acquérir qu'un disque par mois, je réussis à apitoyer la vendeuse âgée... et au cœur d'or du Pigeon Voyageur en m'engageant à revenir chaque mois. Pour diminuer le risque, coffret et notice ne me seraient donnés qu'avec la quatrième et dernière galette. Ainsi, je ne pus d'abord écouter que les faces 1 et 8, puis les 2 et 7 le mois suivant... Soixante ans plus tard, j'ai gardé la même vénération, la même sensation bouleversante d'être projeté au sein d'une cathédrale virtuelle où se déroule cette étonnante liturgie

qui nous fait percevoir un monde mystérieux vers lequel nous cheminons de manière inéluctable. Puis, grâce à une énième émission de la Tribune des critiques de disques, je découvre la première version intégrale du Tricorne dirigé par Ansermet. Le bonheur de découvrir la splendeur du son Decca, cette aération, cette présence charnelle des timbres : une vénération qui ne s'est jamais démentie. Génie de John Culshaw restituant à la fois, même en monophonie, l'étagement des plans sonores, la perspective et la vérité des timbres alors que les éditeurs concurrents étaient à des années-lumière de cette réussite.

J'eus 21 ans. Ma famille se réunit pour m'offrir ce que je désirais avec avidité : l'intégrale des quatuors de Beethoven par le quatuor Vegh, chez les Discophiles Français, en un somptueux boîtier en toile noire contenant les dix microsillons ainsi que le livret lui-aussi toilé contenant les partitions. Ce devint ma Bible musicale et une incessante nourriture.

Premières armes

Me voilà en math spéciale. Outre les exponentielles et les dérivées, la musique est omniprésente. Un coffret toilé vert se juxtapose à celui des quatuors de Beethoven : l'intégrale des sonates par Yves Nat. Un petit pavé publicitaire dans Combat, où, chaque jeudi, Jean Hamon critique quelques disques classiques, me fait pousser la porte du plus petit disquaire de Paris, Pan, rue Jacob. C'est une loge de concierge de dix mètres carrés, où l'on accède en descendant trois marches, en baissant la tête pour ne pas se cogner au plafond, rembourré par un matelas pour éviter les chocs. La veille au soir, j'avais enfin vu dans sa mini-vitrine l'enregistrement tant attendu de l'intégrale de piano de Ravel par Marcelle Meyer. À nouveau une production des Discophiles Français qui mériteraient un monument de reconnaissance.

Guy Millère était un jeune homme issu du Conservatoire, visiblement habité par la musique. À chaque visite, je lui soufflais les références numériques des disques que demandait un client, possédant une mémoire innée des chiffres (je connaissais par cœur la table des logarithmes jusqu'à cent, ce qui éblouissait mes copains). Au bout de quelques semaines, Guy me posa la question :

– Vous êtes fou de musique ! Que faites-vous cet été ? Je suis

jeune marié. Je n'ai pas encore pris de vacances car je n'ai pas les moyens de fermer. Cela vous dirait d'assurer la permanence du magasin au mois d'août ?

– Oui, bien sûr, mais... est-ce que je saurais ?

Le lendemain, il m'expliqua comment commander, établir les bordereaux de chèque, et, sans même établir un inventaire, me donna les clefs et fixa un honnête salaire assorti d'un pourcentage sur le chiffre d'affaires. Mon père fut interloqué de cette proposition. Ma mère, comme toujours, réussit à le convaincre que c'était plus enrichissant que de laver à nouveau les carreaux au blanc d'Espagne. Quel trac ces premiers jours ! Le quartier de Saint-Germain-des-Prés était alors le rendez-vous de toute l'élite évoluée : Alain Resnais, Jean-Paul Sartre, Georges Neveux, Julien Green, le peintre Poliakoff, heureux d'avoir découvert un disquaire pas comme les autres, inséré au milieu des antiquaires les plus renommés et non un « marchand de disques ». Je rameutais tous mes copains – et leurs parents – pour leur vanter des enregistrements passionnants et des électrophones élaborés : Ducretet venait de sortir une caisse en bois gainé faisant fonction d'enceinte, conçue par André Charlin, contenant la platine et son ampli. J'en vendis plusieurs. Deux fois par semaine, Guy me téléphonait pour connaître le chiffre réalisé. « Bravo ! Je prends une semaine de vacances en plus ! »

Un jour, entre un client que l'on aurait pris pour le frère cadet de Jean Cocteau : même chevelure, une prestance étonnante, une veste en velours bordeaux :

– Je voudrais l'enregistrement du concerto de Ravel par Marguerite Long dirigé par Ravel.

– Cela n'a pas été réédité. Mais je le possède et je puis vous le prêter si vous y tenez tant.

– Je vous promets que je l'écouterai comme une relique. Je m'appelle François-Régis Bastide. J'ai créé la collection Solfèges au Seuil. Je finis d'écrire un livre sur Ravel et je dois également en réaliser la discographie.

– Il m'apparut suffisamment sympathique pour que je lui confie

le lendemain mes trois 78 tours et que j'apporte le livre magistral de Vladimir Jankelevitch jamais réédité depuis la guerre que mon professeur de piano m'avait offert.

– Connaissez-vous cet ouvrage ?

– J'en ai seulement entendu parler.

Quelques jours plus tard, François-Régis Bastide revint avec mes trois 78 tours et un énorme paquet de feuillets sous le bras.

– Mon cher, votre bouquin est fabuleux. Ce que j'ai écrit, c'est de la m... Voici mes élucubrations ridicules : à la poubelle. Je me débrouille pour contacter l'éditeur de Jankelevitch afin de le rééditer. Mais au fait, fanatique comme vous l'êtes de Ravel, ça vous dirait d'écrire la discographie ?

Me voici donc écrivant pour la première fois autrement que des articles sur la musique dans le bulletin des élèves de l'École des Travaux Publics. François-Régis Bastide me confia la discographie de Beethoven et d'Honegger : un pas de plus pour m'ancrer dans la musique. Et, lorsque, quelques années plus tard, François-Régis Bastide obtint le prix Fémina pour son roman « Les Adieux », il m'en offrit un exemplaire numéroté avec cette exquise dédicace : « à Jacques Le Calvé, cette sonate bien peu ravélienne ».

Bien entendu, au cours de ce mois, la plupart des clients demandaient Monsieur Milletre et s'étonnaient qu'un tout jeune homme puisse les conseiller correctement. Ma passion visible pour la musique compensait ma timidité. J'apprenais, sans doute maladroitement, à établir un climat de confiance mais je sentais déjà obscurément que mon but inconscient était de convertir les autres... Entre un jour un jeune homme distingué :

– Guy n'est pas là ? Je devais lui apporter quelques disques. Je suis Michel Bernstein, j'importe des États-Unis les disques Bartok Records et suis également éditeur.

– Les disques Bartok ! Le sublime Château de Barbe Bleue, le concerto pour alto, les Contrastes !

– Oui, et savez-vous quel est leur preneur de son : le fils de Bela Bartok. Le son a la même fabuleuse transparence que les

disques Decca.

Ainsi débuta une de mes rencontres essentielles. Deux ans seulement nous séparaient, mais Michel possédait une maturité, une qualité de jugement, une vision de la musique enregistrée qui me subjuguait. Je voulais tout découvrir, il voulait me convaincre de tout. L'entendre me prouver le génie des enregistrements Decca, leur transparence, leur perspective, leur naturel :

– Écoute cette Pastorale par Éric Kleiber à la tête du Concertgebouw d'Amsterdam : on ressent l'acoustique de la salle, l'étagement des plans sonores. Avant même la stéréophonie, nous avons déjà la profondeur, le naturel des timbres, alors que les autres firmes écrasent le son, distordent les timbres. Seul Charlin s'approche de ce naturel.

Le mois d'août s'achevait. Mon « stage » aussi. Le fait d'avoir rameuté tous mes amis pour leur vendre des disques et des électrophones me valut un salaire inespéré, donc l'acquisition d'une petite chaîne et, surtout, la proposition de tenir chaque jour le magasin à l'heure du déjeuner entre les cours du matin et de l'après-midi de l'école des Travaux Publics, l'engagement à plein temps pendant les vacances de Noël et pendant tout le mois d'août suivant. J'ai ainsi pu, pendant cinq ans, écouter toutes les nouveautés du disque, acquérir une connaissance incroyable et inespérée qui a finalement ancré ma vocation, tellement plus passionnante que le métier d'ingénieur géomètre. Reste l'acquis mental apporté par les mathématiques : une forme de pensée rationnelle, de l'organisation à l'opposé de l'imagination. Claudel écrivit : « L'ordre est le plaisir de la raison, mais le désordre fait les délices de l'imagination ». Cette conjugaison ne peut être que bénéfique.

L'âge d'or du disque

Guy Milletre put acquérir un « vrai » magasin, contigu à sa demi-cave. Il disposait enfin d'une surface raisonnable, et d'un premier étage lui permettant de proposer du matériel haut de gamme. Ce qui permit à Pan d'envoyer un mailing annonçant : « Pan déménage sans changer ni de rue ni de numéro ». Sa notoriété et sa compétence avaient décuplé sa clientèle. Ainsi, lorsque sortit la Neuvième Symphonie de Beethoven enregistrée à Bayreuth par Furtwangler, c'est une estafette entière qui le livra de plusieurs centaines d'exemplaires de ce coffret. En quelques jours, le stock avait fondu ! Je n'ai connu qu'une autre fois cette même folie, vingt ans plus tard. Quelques mois avant sa mort, Jacques Brel avait tenu à revenir en France pour enregistrer un dernier disque afin de témoigner de son amitié pour Eddie Barclay, dont les finances vacillaient. C'était à Compiègne. Son directeur commercial m'avait forcé à en commander mille exemplaires. J'étais effrayé d'avoir accepté. Tous les disquaires de France avaient été livrés dans des caisses fermées par un cadenas à six chiffres dont la combinaison nous fut donnée le matin du jour J par téléphone. Tous les presseurs de France avaient été mobilisés pendant des semaines pour fabriquer plus d'un million d'exemplaires. À la fin du premier jour, il en restait moins de cent. Est-ce utile d'ajouter qu'à cette époque, les rares grandes

surfaces ne s'intéressaient pas encore au disque ?

La distribution du disque était alors bien différente. Pathé Marconi était omniprésent et représentait près des deux tiers du marché, auxquels s'ajoutaient en licence l'américain RCA (qui était donc avec l'étiquette du célèbre chien !) et Vox américain. Rappelons-nous que Karajan était alors chez eux, de même que les plus grands orchestres et les plus célèbres artistes. Philips distribuait sous licence – donc sous son étiquette – l'immense catalogue américain CBS ainsi que le catalogue Deutsch Grammophon. Decca venait de licencier un français et commençait de tailler des croupières avec des opéras réalisés à Vienne avec d'éblouissantes distributions et un certain Ernest Ansermet qui avait été l'ami de Debussy, de Stravinsky et de Ravel. Et ce, avec une technique de prise de son éblouissante qui aurait dû faire rougir de honte Pathé.

Et puis, à côté de tout petits éditeurs passionnés tels Lumen, Vendôme, BAM, nous les français pouvions nous enorgueillir d'avoir Les Discophiles Français, forts de plus de cent titres dont l'intégrale des quatuors de Beethoven par les Vegh, des sonates de Beethoven par Yves Nat, du début d'une intégrale d'orgue de Bach par Marie-Claire Alain – sur l'orgue d'esthétique française de Saint-Merri, mais le purisme n'avait pas encore droit de cité ! –, de sa musique de chambre, des symphonies de Mozart et des Concertos Brandebourgeois par Ristenpart, dans des prises de son de très haute qualité réalisées par Charlin. Ce même preneur de son débutait pour Ducretet Thomson un splendide panorama de la musique française axé sur Debussy, Ravel et Fauré par un chef inspiré qui fut l'élève puis l'assistant de Debussy : Désiré-Émile Ingelbrecht. Ah ! La Mer de Debussy, son Daphnis, ses Masques et Bergamasques ! Mais ces deux derniers éditeurs passionnés et géniaux avaient un talon d'Achille : c'est Pathé-Marconi, avec une qualité contestable qui les fabriquait... quand ils n'étaient pas surchargés par leur propre production. Cela se termina donc... comme on pouvait le craindre : Pathé les racheta et ils perdirent leur âme ! Autre éditeur courageux qui sombra à cause de risques exagérés : Vega, à qui l'on doit les

premiers enregistrements des Vingt Regards de l'Enfant Jésus par Yvonne Loriod, de la Turangalila Symphonie de Messiaen, du Marteau sans Maître de Boulez, de l'Ange de Feu de Prokofiev et de tant d'autre phares en cette collection intitulée « Présence de la Musique Contemporaines » dirigée, ou plutôt animée par Lucien Adès. Ce même Vega distribuait en licence le catalogue américain Westminster, dans lequel figurent des bijoux totalement disparus, dont les concertos 2 et 3 de Bartok par Édith Farnadi et l'orchestre de Vienne dirigé par Scherchen.

Et puis un disquaire caché au fond d'une cour de la rue de la Chaussée d'Antin, entre les Galeries Lafayette et l'église de la Trinité, en même temps propriétaire des éditions Costallat (« Ah, mon cher Jacques, me dira quelques années plus tard son directeur, Philippe Loury, si vous saviez la rente viagère que représente Les Patineurs de Waldteufel, dont nous possédons les droits : cela nous aura permis d'éponger bien des folies éditoriales ! ») qui décida de prendre la licence de la Haydn Society américaine. Elle venait de créer l'événement avec le premier enregistrement mondial des Gurre-Lieder de Schoenberg, réalisé à Paris par André Charlin, salué par une presse enthousiaste. Il accueillit avec intérêt le projet des Discophiles de Paris, association de passionnés animé par un certain Michel Garcin, souhaitant ressusciter des œuvres inédites du XVIII^e siècle. Les vieux discophiles se souviennent encore de l'éblouissement de la découverte du concerto pour trompette de Torelli par un certain Maurice André, sortant tout juste du Conservatoire, avec une prise de son superlative de Charlin. Mais, fait unique dans l'histoire du disque, c'est la rencontre de ces deux hommes, Philippe Loury et Michel Garcin qui scella une union sans faille de trente ans qui fit d'Erato une marque française prestigieuse digne de figurer au plus haut niveau international. Comme il était émouvant de les voir partager le même bureau, face à face, se vouvoyant, avec un respect émouvant, sentant l'un et l'autre la totale complémentarité de leurs talents. La prudence tempérait le risque, la solidité amplifiait l'enthousiasme et Christiane Loury savait comme personne rendre les critiques favorables

et complices ; un trio unique ! Las, lorsque l'âge fut venu pour Philippe Loury de se retirer, les différents successeurs rachetant ces plusieurs milliers de productions prestigieuses, réussirent (!) à conduire Erato au naufrage et à l'oubli, à peu de choses près...

Enfin, hors commerce, le Club Français du Disque débuta une politique éditoriale étonnante et prestigieuse qui nous fit découvrir, à raison d'une ou deux nouveautés par mois, des premières mondiales prodigieuses telles que le *Llanto por Ignacio Sanchez Meija* d'Ohana, le *Quatuor pour la Fin du Temps* de Messiaen, lui-même étant au piano, qui se sont incrustées à jamais en moi, deux sonates pour piano de Prokofiev, des pièces pour piano de Schmitt et de Dukas, des mélodies françaises par Camille Maurane, l'*Amfiparnasso* d'Orazio Vecchi, avant de signer les *Brandebourgeois* par Hermann Scherchen, *Ataulfo* Argenta pour une admirable 9^{ème} de Schubert et un sublime programme Ravel très brièvement réédité dans les années 2000, puis un certain Günter Wand et l'orchestre de Cologne dans les symphonies de Beethoven. Il faudra près d'un demi-siècle pour que ce chef exceptionnel parvienne à la notoriété !

Quelques années plus tard, RCA, et CBS, Vox et Deutch Grammophon créèrent leur propre filiale française. Cette nouvelle distribution des cartes fit enfin perdre leur superbe à Pathé-Marconi et à Philips, et Harmonia Mundi fit ses timides premiers pas.

Rive gauche

Que de clients étonnants entraient chez lui. L'écrivain Gabriel Pomerand, était le dialoguiste du Pont de la rivière Kwaï. Son succès lui permit toutes les folies, car il avait un pourcentage sur les recettes, paraît-il. Sa jouissance était de posséder tous les disques d'une page du catalogue de la revue Disques et de pouvoir la déchirer en clamant : « j'ai tout ». Mais quel problème pour lui trouver les deux derniers disques introuvables de ladite page afin de lui permettre cette bizarre satisfaction. Lui demandant un jour de me dédicacer l'un de ses romans, il écrivit : « à Jacques Le Calvé qui pense comme moi que Bach est le plus grand mais qui devrait savoir qu'une dédicace n'a jamais rien ajouté à un livre ». Parmi les amis de Guy figurait Daniel Boulanger qui venait d'écrire son premier roman La Rue Froide, dans ce style savoureux qui donne l'irrésistible envie de croquer les mots avec gourmandise. Son humour caustique, sa passion pour la musique, sa distanciation par rapport aux événements étaient déjà un ravissement. Il allait devenir le scénariste et le dialoguiste de Philippe de Broca, dont le premier film Les Jeux de l'amour, délicieux comme un bouquet de fleurs des champs, n'a jamais été diffusé à la télévision et n'est jamais paru ni en cassette ni en DVD.

Entre un jour un homme petit, myope, glacial d'apparence. Guy était occupé.

– Je voudrais une cantate de Bach.

– Laquelle souhaitez-vous ?

– Je me fis à vous

– Les cantates 56 et 82 par Karl Richter avec Fischer-Dieskau.

Et la conversation s'engage sur l'existence de Dieu et sur le sentiment de sa présence. Guy me faisait de l'œil, me bousculait discrètement tout en servant un autre client. Qu'avais-je fait comme maladresse ? Finalement, le client achète ce disque puis me serre la main en me remerciant de cette conversation. Je demande donc à Guy quelle bêtise j'ai pu faire.

– Aucune. Je constate seulement que tu as des relations ! De quoi parlais-tu donc avec ce Monsieur ?

– De l'existence de Dieu.

– De quoi ? Sais-tu qui est ce monsieur ?

– Non

– C'est Jean-Paul Sartre !

Le sachant, je n'aurais pu articuler deux syllabes.

Autre client assidu, Julien Green. Il était d'une élégance discrète, parlant à voix basse tel un chanoine au confessionnal, et toujours accompagné d'un jeune homme bien élevé. N'y a-t-il point une corrélation mystérieuse entre le non-dit de la musique et la pudeur extrême de sa pensée : lorsque je relis un roman de Julien Green, je crois entendre de la musique de Fauré...

Cette confrontation permanente avec le disque me permet d'écouter toutes les nouveautés, mais aussi d'accéder à un rêve inespéré... celui de m'équiper en stéréophonie qui venait de naître : une tête de lecture magnétique, un second ampli et une seconde enceinte. Je pouvais accéder à l'extase des ffss Decca, (full frequency stereo sound) après les ffrr (full frequency range recording) nés à la fin des 78 tours, parmi lesquels figuraient les 4^{ème} et 6^{ème} Brandebourgeois par Münchinger. Michel venait à la maison partager ces émotions inconnues des premiers Decca

importés d'Angleterre : Le Sacre par Ansermet, Les Noces de Figaro par Erich Kleiber et, plus que tout sans doute, le 27^{ème} concerto de Mozart par Wilhelm Backhaus et la Philharmonie de Vienne dirigé par Karl Böhm. Pour la première fois, le piano semblait au milieu de l'orchestre et non en avant : il baignait dans la salle et nous rendait charnellement sensible la notion d'espace, d'aération, apportant de ce fait une vérité confondante des timbres.

Michel Bernstein était devenu éditeur. Son tout premier disque sous la marque Vendôme est resté dans les mémoires de tous les discophiles de l'époque et plus particulièrement pour l'auteur de ces lignes. Il était consacré à des mélodies de Debussy – les Ariettes oubliées et les Chansons de Bilitis - par Flore Wend. Cette soprano anglaise, professeur de chant à Genève, venait d'être choisie par Ernest Ansermet pour être Yniold dans son Pelléas et l'enfant dans l'Enfant et les Sortilèges qui, contrairement aux idées reçues, reste la plus fabuleuse version de cet émouvant chef d'œuvre. Elle avait une voix à la fois d'ange et de petite fille. Un demi-siècle plus tard, écoutez par elle cette déclaration de l'enfant à la fée : « Toi le cœur de la rose, toi le parfum du lys blanc » soutenu par le murmure d'accords ppp des cordes : vous serez bouleversés jusqu'aux larmes par l'intensité inégalable du climat qu'elle crée. Aussi lorsque Michel m'invita à un récital privé qu'elle donnait dans un hôtel particulier du quartier Péreire, j'étais devenu éperdument amoureux de cette voix qui ne pouvait que correspondre à... l'idéal féminin de Maxence dans les Demoiselles de Rochefort : Catherine Deneuve à 18 ans. Las, cette voix fraîche comme l'eau d'une source de montagne était émise par une petite boulotte un peu trop maquillée approchant de la cinquantaine. Et je n'en avais pas la moitié ! Il faut se méfier des coups de foudre discographiques. Elle était accompagnée par un jeune pianiste américain, né en Chine et résidant à Paris où il avait été l'élève de Nadia Boulanger : Noël Lee. Sympathique, rieur, faisant beaucoup de grimaces devant son clavier, mais quel moelleux, quelle pudeur, quels sortilèges dans son jeu. Il

n'avait pas trente ans. Il me sourit. C'est parfois ainsi que se scelle une amitié. Il enregistrait pour Michel l'intégrale de piano de Debussy en prenant son temps. Il jouait aussi cette si belle sonate dépouillée de Copland.

– Qu'en penses-tu ?

– Y a pas une note en trop : c'est le défi de l'essentiel !

– Bravo. Et après, dans quel compositeur me vois-tu ?

– Ravel, bien sûr, tu renouvelleras la même approche que pour Debussy

– Ravel me fait ch... !

J'entendrais toujours cette réponse avec cet accent américain qui parfume notre langue française, faisant cet aveu comme un enfant honteux. Mais, Dieu merci, il a vite changé d'avis et enregistré une intégrale Ravel parmi les plus estimables !

Plusieurs années passent. Me voici ingénieur géomètre. Nouveau coup de baguette des fées à mon égard : j'ai la chance de pouvoir effectuer mon stage à la SNCF, moi le fanatique des trains depuis mon enfance au point d'être abonné à la Vie du Rail depuis des années. C'était le début des longs rails soudés après les premiers records de vitesse. Je sympathise avec le chef de stage, ingénieur TP lui aussi. Il me montre les photos restées secrètes prises après le record de vitesse dans les Landes quelques mois plus tôt : les rails arrachés en forme de S après le passage de la courte rame. Et me confie « Ne rêvez pas trop, Jacques : je suis certain de votre compétence, de votre enthousiasme, MAIS nous ne sommes QUE des TP face aux X et aux Centraliens. Vos projets seront sans cesse remis en question même si ce sont les meilleurs. Et vous ne pourrez de ce fait pas grimper au niveau que vous mériteriez sans doute car vous n'êtes pas du sérail. Et puis, toute promotion passe par un déplacement. Votre future compagne et vos enfants n'auront pas le temps de se faire des amis que vous serez nommé à l'autre bout de la France. Prenez une autre voie ! »

Table des matières

Prélude	9
Premières armes	19
L'âge d'or du disque	23
Rive gauche.....	27
Entracte	31
Disquaire à part entière	35
Coups de griffe.....	43
Premier pas d'éditeur	47
Le premier disque	53
Grigny en Provence.....	57
Les nuits de Genève	61
Une pianiste oubliée.....	65
Célébration de Ravel.....	69
Le marathon de Poitiers	73
Un musicologue en paroisse	77
Effacer n'est pas jouer.....	79
Piano et compagnie	81
Un peu d'intendance	89
Le cinquantième disque Calliope.....	92
Des nuages à l'horizon.....	95
L'orgue de Richelieu ?	97
Révélation de la musique Tudor	101
Arithmétique et déception.....	105
Une rencontre.....	107
Premiers pas vers Prague	111
Essentielle suggestion	113
Déjà centenaire ?.....	119
F comme First	121
Entrée en Bach	123
Mon ami piano	127
Le seigneur du violoncelle	131
Le centième disque	135

À la recherche du Graal	139
Cornes d'Auroch.....	143
Étrangers vêtus de noir.....	147
Le soleil levant.....	151
Mer calme	153
Avis de tempête.....	155
Damoclès.....	157
Chuchotements sans cris	161
Renouveau et transistion.....	163
Deux et deux ne font plus quatre	167
Le bon Samaritain	169
Roses de Picardie	171
Le deuxième souffle.....	173
Honneur au Cantor.....	175
Travail de bénédictin.....	179
Casque d'or	181
Les vingt ans de Calliope.....	187
Un pianiste venu du froid.....	191
Les quatuors Talich	195
Le ver dans le fruit	198
Regain	201
La mouche du coche	203
L'art du foie gras	207
Retour aux sources.....	211
Le tempérament inégal.....	213
Un choeur homonyme.....	215
Vents à l'ancienne	219
Résurgence	223
Premier défi.....	225
Un éternel recommencement	231
Second défi.....	235
Un pianiste peut en cacher un autre	239
Irréversible érosion	242
Une comète	245
Dix cordes et un coeur	247
Amertume	249

Dans le jardin des grands	251
Le triptyque	255
Réalisme et qualité	259
Un quatuor picard	263
Le dernier des Mohicans	265
Le chant du cygne	269
La cathédrale engloutie	271
Dernier acte	275
Envoi	279